

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 238-240

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

La Serbie, nous le savons maintenant, est allée tirer de sa retraite genevoise un certain Karageorgevitch pour en faire son roi : le prince n'a pas osé résister aux désirs de son peuple et il a accepté la couronne, encore teinte du sang, qu'un coup d'Etat, presque unique dans l'histoire, venait de faire tomber de la tête d'Alexandre Obrenovitch. Il a choisi le nom de Pierre I^{er}... et c'est sur cette pierre, dit-on, que la Serbie va recommencer son histoire et construire un nouvel édifice. L'Europe et le monde civilisé ont bien manifesté leur stupeur devant la sanglante tragédie de Belgrade : elle a eu comme qui dirait un frisson d'épouvante et un haut le cœur devant les cadavres du couple royal, des ministres et de leurs rares défenseurs ; mais on se ressaisit vite de nos jours et l'Europe, faisant écho aux acclamations de la Skouptchina, a salué le nouveau roi ; le czar et l'empereur d'Autriche lui ont aidé à mettre le pied dans l'étrier et ils ont prié Dieu pour la prospérité de son règne.

« L'âme serbe » pour parler comme le roi, a de rudes soubresauts et quand elle veut quelque chose elle n'y va pas de main morte. Pour faire mourir un président de république on arme le bras d'un Caserio et un Lucchini suffit à la tâche pour se débarrasser du roi d'Italie ; l'armée et la justice, pouvoirs officiels et sacrés entre tous, s'unissent pour couvrir de sang un petit trône balkanique ; le clergé entonne des hymnes d'actions de grâces et de milliers de poitrines sort un cri de délivrance et de soulagement. Le Moyen Age et la féodalité n'ont pas fait pire ! Or, si vraiment, « l'âme serbe » est rude et il ne s'agit pas de plaisanter avec elle. Et pourtant l'un des familiers du nouveau roi a avoué à un « interviewer » que Sa Majesté n'avait jamais connu autant d'amis que depuis le moment où le télégraphe lui avait annoncé son élévation ; ce qui prouverait peut-être aux psychologues, en quête d'observations, que l'âme serbe s'étend au-delà de ses propres frontières.

Il y a aussi « l'âme apache » qui, sous le ministère Combes, se révèle, avec une vigueur extraordinaire, à la France contemporaine. En parlant d'Apaches il va sans dire que nous n'en voulons pas aux diocésains de certain évêque d'Amérique qui n'aime pas que l'on compare à ses ouailles de l'Arizona les malfaiteurs de l'ex-abbé Charbonnel ; nous en voulons précisément à ces bandes embauchées et payées par on ne sait qui (mais on le suppose) qui vont troubler les cérémonies catholiques, insulter les processions pacifiques de la Fête-Dieu et souiller de leurs immondes crachats les robes blanches des petites communiantes rëmoises. Se croirait-on au commencement du XX^me siècle devant de pareils désordres, et comment ne pas se révolter contre un gouvernement qui le tolère ? S'il y a si peu de sécurité en pleine civilisation qu'on ne peut même plus prier tranquillement à l'intérieur des temples et des églises que faut-il espérer de leur avenir, quels excès ne sommes-nous pas destinés à voir !

Il n'y a pas que les apaches, hélas ! qui continuent à terroriser la France : ils ont même, pour excuse, la conduite du gouvernement français. C'est par centaines, c'est par milliers, qu'il faut maintenant compter les victimes de la législation inaugurée par Waldeck-Rousseau. Ces gueux, ces galeux, ces fripons qu'on appelait, hier encore, les descendants des civilisateurs et qui ont commis le crime affreux de prononcer des vœux, de se vouer au bien des âmes et à l'enseignement chrétien, ces monstres, ces religieux enfin, puisqu'il faut les appeler par leur nom, sont forcés de quitter, les uns après les autres leurs retraites, et beaucoup même leur « douce » France ! M. Combes a trouvé que la loi que son prédécesseur avait faite contre les congrégations était encore trop tendre, et pour satisfaire sa rage, il y a fait ajouter, par une Chambre docile, mais infâme, des articles destinés à poursuivre les anciens religieux, jusque dans leur « individualité ». En France, on n'a plus, aujourd'hui, le droit de « vivre » quand on a eu le malheur d'être religieux, même quand on a obéi à la loi, si odieuse fût elle, et qu'on s'est « sécularisé ».

Le pays tout entier se ressent de cette guerre stupide faite aux religieux : à tous les degrés de l'échelle sociale règne un malaise profond : les questions sociales, si urgentes pourtant, ne pourront être étudiées et appliquées que lorsque M. Combes aura débarrassé la France de « l'engeance clérical » ; mais le premier ministre de la défense républicaine est du calibre de ces gens têtus, méchants et bornés qui préfèrent « sauter avec » que de faire machine en arrière quand il en serait encore temps ou de céder leur place à des têtes plus calmes. « L'âme combiste, est comme l'âme serbe » : elle aime tuer : elle tue et elle tuera tout ce qui la gêne dans la réalisation de ses desseins. Il n'y a donc plus d'espoir que dans la formation de nouvelles générations : et il nous semble que ce travail commence à se dessiner avec énergie dans certains milieux de Paris et de la Province. Il se ferait même plus rapidement si des entreprises comme celles du « Sillon » étaient appuyées et encouragées par les classes dirigeantes et si, une fois pour toutes, elles voulaient cesser de se battre entre elles. Elles devraient comprendre, en présence des ruines, qu'elles n'ont pas réussi à empêcher, parce qu'elles n'ont pas toujours rempli leur devoir, qu'il ne s'agit plus de crier : Vive le Duc ou Vive le Roy (avec un y, s. v. p.) mais : Vive Dieu et Vive la France.

Est-ce bien à nous à faire la leçon à nos correlligionnaires de France?... La discussion est ouverte. Mais dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois, et, avec l'œil qu'on nous laisse, nous voyons encore assez bien ce qu'il faudrait aux catholiques de France pour les empêcher de couler complètement.

Il y a quelque trente ans, Bismark, dont les lettres à « son cher cœur » de femme ont fait revivre les prouesses, avait déclaré la guerre aux Catholiques Allemands. Les Catholiques Allemands ont accepté le défi : ils ont formé le « Centre » et malgré le succès énorme que les Socialistes viennent de remporter aux élections du Reichstag, le Centre reste le maître de la situation dans leur pays : peut-être qu'en regardant de ce côté-là les Français pourraient encore se resaisir : il ne doit pas être plus difficile de démolir un « bloc » que de courber la tête d'un Chancelier qui se croyait en Fer.

La dernière période électorale allemande a encore plus nettement dessiné les deux grands courants qui se partagent l'Allemagne : le courant catholique d'une part, le courant socialiste d'autre part. Ils doivent l'un et l'autre leur existence et les succès qu'ils ont remportés ces jours-ci aux principes nettement exprimés qu'ils représentent. Ni l'un, ni l'autre ne restent dans ces formules vagues ou ronflantes auxquelles bien des électeurs se laissent prendre ailleurs : c'est noir ou bien c'est rouge, avec cela on sait à quoi s'en tenir. Il y a sans doute encore des partis intermédiaires ; mais encore deux on trois élections comme celles qui viennent d'avoir lieu et le nombre des camps sera considérablement réduit. Il ne faut pas oublier que d'une élection à l'autre les idées « rouges » comme les idées « noires », — en Allemagne surtout — se développent de plus en plus : il viendra un jour, (et nous le verrons peut-être arriver) où la lutte sera entre le principe catholique et le principe socialiste tout seuls : Fur Gott und Vaterland, ou bien : « Ni Dieu ; ni Maître ».

L'Italie a eu récemment sa petite crise ministérielle : elle a passé inaperçue grâce à la sanglante tragédie de Belgrade et n'a pas tardé à être dénouée dans un sens satisfaisant, paraît-il, pour l'opinion publique. Et maintenant le roi Victor-Emmanuel est tout entier aux préparatifs de sa visite à la cour du roi... Loubet I. Victor chez Emile !!! C'est la première fois que les deux sœurs latines s'embrasseront de nouveau depuis fort longtemps. Sans parler des larmes qui seront versées à la suite des banquets où Victor fera l'éloge de Emile et Emile celui de Victor, les anticléricaux laisseront couler les leurs à la pensée du mal que cette visite royale va faire au vieux cœur de Léon XIII. Eux qui ont si souvent prédit la mort du pontife se mettent sans doute à souhaiter qu'il puisse vivre jusqu'au jour où le président de la République ira saluer les souverains italiens dans la salle du trône du Quirinal ! Allons ! cette année 1903 nous réserve encore de bien bonnes surprises ! et nous n'avons pas encore fini de rire... pardon !... fini de grincher et de pleurer.

L. W.